

ARCHÉOLOGIE EN VAUCLUSE

JOURNAL D'INFORMATION DU SERVICE D'ARCHÉOLOGIE DU CONSEIL GÉNÉRAL DE VAUCLUSE

IV

Conseil général de Vaucluse

32

DÉCEMBRE 1997

Après la clôture des portes des chantiers

Alors qu'a été close l'enquête de terrain, après qu'une nouvelle moisson de données ait été engrangée, après même que ces informations aient été traitées, analysées et classées, le travail de l'archéologue n'est pas achevé. La partie, peut-être, la plus délicate de sa mission demeure : il lui faut transmettre les connaissances acquises. Ce rappel n'est pas original : il prend toutefois un relief particulier dans le cadre d'un service archéologique de collectivité. Les archéologues du Département, chercheurs de proximité, ne peuvent avoir seulement à cœur de communiquer le fruit de leurs observations à des collègues spécialistes, mais, plus que quiconque, d'en faire bénéficier la collectivité. Le support écrit n'est pas le seul moyen de valoriser les découvertes effectuées : il possède le mérite d'être à la fois pérenne et aisé à transmettre. Aussi a-t-il été privilégié par le Conseil général de Vaucluse. La politique de publication du Département, dynamique dès la création du Service d'archéologie, se traduit aujourd'hui par la parution du trente-deuxième numéro d'Archéologie en Vaucluse et, après celle d'un sixième volume des Documents d'Archéologie Vauclusienne, d'une nouvelle et quatrième Notice d'Archéologie Vauclusienne, consacrée au Luberon. Dans le souci de rendre plus attractive cette série et d'en faciliter l'accès au public le plus large, ce numéro, réalisé avec le concours du Parc naturel régional du Luberon, inaugure une nouvelle présentation où l'image, sans occulter le texte, tient une place accrue. Gageons que cette innovation contribuera à mieux faire connaître, apprécier et respecter, ces riches mais fragiles témoins que l'Histoire a su prodiguer au territoire de Vaucluse.

Régis Deroudilhe
Président du Conseil général
Thierry Mariani
Président de la Commission
Culture et Tourisme

Illustration de Michel Grenet,
extraite de l'ouvrage Luberon des origines.

Directeur
de la publication :
Régis Deroudilhe
Journal expédié
gratuitement sur
simple demande
Conseil général de Vaucluse
Service d'Archéologie
84909 Avignon cedex 9

SÉMINAIRES

Au programme des Séminaires d'Archéologie du Midi de la France, le Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse propose :

Samedi 28 mars 1998,
de 9h30 à 17h

Archéologie et datations

Armand Desbats, Philippe Borgard et Jacques Buisson-Catil.

Samedi 6 juin 1998,
de 9h30 à 17h

Architecture et construction dans la région d'Avignon à la fin du Moyen Âge

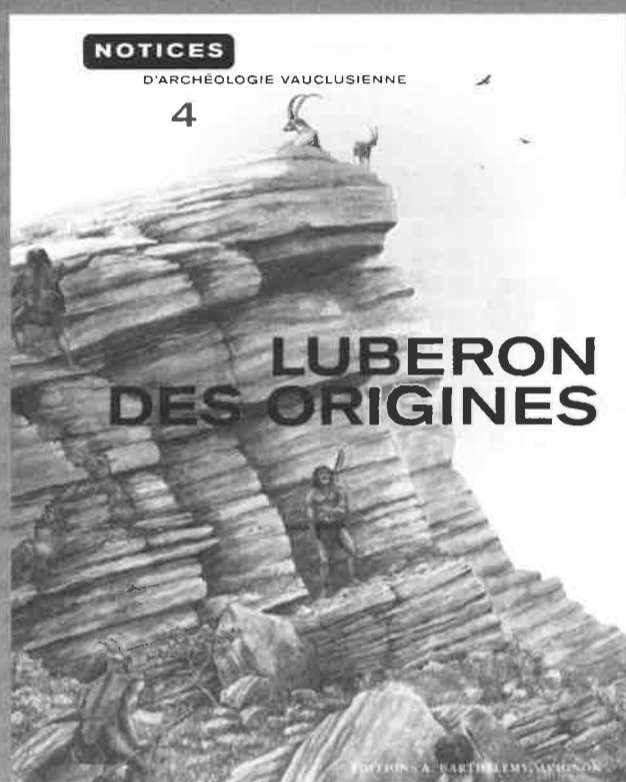
Dominique Carru.

Ces séminaires auront lieu au Conseil général de Vaucluse, salle de conférence de l'immeuble Viala, Place Viala, 84000 Avignon.

Le programme complet des Séminaires d'Archéologie du Midi de la France est disponible à l'accueil du Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse.

Pour tout renseignement : tel. 04 90 16 11 81

VIENT DE PARAÎTRE



Luberon des Origines des chasseurs-cueilleurs moustériens aux premiers paysans : 100 000 ans de peuplement préhistorique dans le Parc naturel régional du Luberon / sous la direction de Jacques Buisson-Catil. - Éditions Barthélémy, 1997. - 64 p. : ill. coul. - (Notices d'Archéologie Vauclusienne, 4). Prix public 96 francs.

Cet ouvrage propose au public non spécialiste, une surprenante promenade sur les sentiers d'un Luberon des origines dont la main de l'homme va peu à peu façonner le paysage. Les hommes préhistoriques, chasseurs-cueilleurs dans un premier temps s'inventent progressivement, vers 6000 avant Jésus-Christ, un nouveau mode de vie, celui de villageois pratiquant l'agriculture et l'élevage.

De cette étape capitale de notre évolution dite « néolithisation », découlent de multiples conséquences dont la lente mais profonde transformation du paysage par la main-mise progressive de l'homme sur le milieu.

Prédation et production, sont les deux aspects de l'économie préhistorique au cours des cent derniers millénaires, abordés et abondamment illustrés dans cet ouvrage, sur la base des découvertes effectuées par les préhistoriens dans les principaux sites du Luberon. Le lecteur est invité à partager, au fil des pages, le quotidien des hommes prédateurs du lointain Paléolithique puis à s'avancer vers un village néolithique établi grâce à la pratique d'une économie vivrière.

La conception et la réalisation de cette fresque des temps préhistoriques ont été confiées par le Parc naturel régional du Luberon, au Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse. Un soin particulier a été apporté à l'illustration. Aux indispensables photographies de sites sont associées des reconstitutions de scènes de la vie quotidienne aux temps préhistoriques, représentées de manière très minutieuse, dans le décor naturel du Luberon... des origines.



Goult, Dolmen de l'Ubac, chape de pierres et dalle de couverture

Goult

Dolmen de l'Ubac

Le dolmen de l'Ubac, seconde sépulture de ce type connue en Vaucluse, a été établi à l'extrémité d'une petite plaine alluviale dite de Marican, sur la rive gauche du Calavon, un peu en amont du point où le lit de la rivière se resserre entre deux massifs de molasse tertiaire (plateaux des Artèmes et du Castellar). Découvert fortuitement en 1995, ce monument a fait l'objet d'une fouille de sauvetage l'année suivante, relayée par une nouvelle campagne de fouille qui s'est déroulée au mois de juillet 1997, sous la direction conjointe du Service régional de l'Archéologie (Gérard Sauzade) et du Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse (Jacques Buisson-Catil). Au cours de cette campagne, la chape de pierres recouvrant la terre en terre, mise partiellement en évidence l'année précédente, a été presque entièrement dégagée manuellement et relevée avec précision en liaison avec le mobilier rencontré lors de ce décapage. Ce travail a permis d'observer en plan, outre le développement et l'organisation des blocs coliffant le tertre, des concentrations d'objets, essentiellement lithiques, et un foyer postérieurs à l'édification de la tombe mégalithique d'après la stratigraphie. Dans le même temps, ont été mis au jour des restes humains, appartenant à quatre individus au moins, inhumés postérieurement à l'abandon du monument, dans l'anfractuosité créée par l'effondrement partiel de l'une des deux dalles couvrant encore la chambre funéraire. Ces premiers résultats permettent de conclure à la présence de plusieurs phases d'occupation du site qu'il s'agira, à la faveur des campagnes futures, d'interpréter et de positionner chronologiquement avec précision. Si l'exploration de la chambre funéraire proprement dite doit être abordée prochainement, les premières observations concernant son architecture permettent d'ores et déjà de confirmer son appartenance au type des dolmens de Provence occidentale (parois latérales en pierre sèche, chambre de forme allongée, présence de piliers d'entrée et d'une dalle de chevet, orientation de l'entrée à l'ouest...) Compte tenu du bon état de conservation du tertre et de la chambre, dû à un enfouissement rapide après abandon, il est raisonnable d'envisager une étude architecturale très fine de cet ensemble exceptionnel.

Orange

Rue Contrescarpe

Une opération de diagnostic archéologique, rue Contrescarpe à Orange, donc sur les marges de l'agglomération urbaine, a donné lieu au repérage d'une sorte de décharge ou de terrain vague suburbain antique. Plusieurs remblais antiques, de natures très diverses et d'épaisseurs variables, destinés semble-t-il à combler une zone dépressionnaire, ont en effet été décelés sur une surface de plus de 3000m².

Les terrains concernés s'étendent à l'extérieur du rempart antique, à l'est de la ville et du cours de la Meyne sur une zone dont le statut n'est pas connu. Les nombreux sondages réalisés ont néanmoins permis de mettre en évidence, pour les niveaux les plus profonds, un agglomérat de pierres et de sable qui laisse supposer l'existence d'une zone humide et très basse préalablement au début de l'entreprise de remblaiement. Ces remblais s'échelonnent de l'extrême fin du I^{er} siècle avant J.-C. jusqu'au milieu du III^e siècle de notre ère. Des similitudes de nature et d'aspect ont été notées entre les remblais les plus profonds et ceux du site proche de Saint-Florent appartenant aux niveaux augustéens. La céramique présente dans les plus superficiels, les date du courant, voire de la fin, du II^e siècle après J.-C. La surface de

SITES

ces remblais se présente comme une vaste aire plus ou moins caladée. Il est même permis de restituer sur la limite est de la zone sondée le tracé d'un chemin, repérable par le fort compactage des matériaux. Parmi les derniers niveaux de remblais, on note la présence d'un important dépôt de rejets ferreux issus, sans doute d'un atelier de métallurgie.

A moins de 100m au nord des terrains prospectés, on peut restituer le tracé de la voie de Vaison (actuelle avenue de la Gare) qui se prolongeait dans l'agglomération urbaine antique par le *decumanus maximus*.

Gigondas

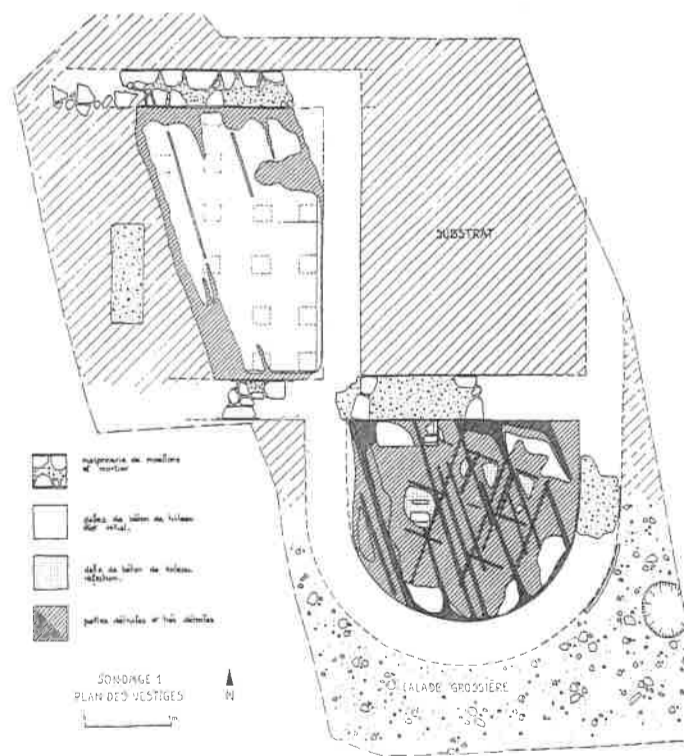
Les Grames

Le labour profond d'un terrain pour y planter de la vigne, a exhumé un amoncellement de matériaux laissant augurer la présence des vestiges enfouis d'un établissement gallo-romain. Avec l'accord du propriétaire et l'aide de plusieurs archéologues bénévoles de Gigondas et Jonquières, une petite intervention archéologique a été menée de manière à préciser la nature des vestiges repérés et leur degré de destruction.

Les restes, très dégradés, d'un petit bâtiment thermal et d'une partie des substructions de l'habitat auquel il se rattache ont été mis en évidence dans la partie sud du terrain. A l'extrémité nord de celui-ci se trouvait un four de tuilier dont les sondages n'ont permis de repérer que deux fosses immenses comblées par les rebuts de cuisson (dont une grande proportion de surcuits) et par les matériaux provenant de la démolition du laboratoire d'un four.

Le bâtiment thermal se composait de trois salles, parmi lesquelles ont distingué assez aisément une salle chauffée, le *caldarium* ou *cella solaria* repérable grâce à quelques pilettes d'hypocauste conservées sur la dalle de béton ; un bassin d'eau froide de forme semi-circulaire, assimilable à la *piscina* et dont la puissante dalle de fond en béton était en place ; enfin une salle rectangulaire sans particularité, susceptible de jouer le double emploi de *frigidarium* et d'*apoditerium*.

L'état de destruction des vestiges ne permet pas de restituer avec certitude l'emplacement du *praeforium*. En revanche le sol de la cour implantée au sud du bâtiment était nettement repérable. Les quelques indices de datation recueillis situent l'utilisation de cette installation thermique de la fin du I^{er} siècle après J.-C. au IV^e siècle.



Gigondas, les Grames, bâtiment thermal.

Bonnieux

Le Val de Loup

Plusieurs sondages réalisés sur la commune de Bonnieux à proximité d'un habitat de la seconde moitié du XVII^e siècle et autour d'une source aujourd'hui tarie, au lieu-dit le Val de Loup, ont mis au jour un certain nombre de bassins, fontaines et canaux. Ces aménagements originaux, ont occupé l'espace d'une ancienne carrière de molasse qui a probablement contribué à la construction de l'habitat tout proche. La source, quant à elle, s'échappait autrefois d'une étroite diaclase au pied d'un escarpement rocheux.

Quatre états ont, pour lors, été reconnus. Dans un premier temps, en dehors de tout autre aménagement, la carrière se développe sur 5 à 6 mètres devant le front de la falaise. L'eau de la source devait s'écouler librement de la diaclase vers le fond du vallo



Un deuxième état se caractérise par la création de deux aménagements, à une dizaine de mètres à l'est de la diaclase : un bassin de retenue trapézoïdal creusé au pied de la paroi rocheuse et, le Jouxant à l'ouest, une fontaine protégée par un voûtement de pierre. L'eau de la source est alors captée, par un petit caniveau taillé dans le rocher, vers le bassin qui reçoit également les eaux de ruissellement de la partie orientale de la carrière. Le bassin est percé de trois orifices qui alimentent, l'un une petite fontaine disposée à flanc de rocher, le deuxième la fontaine couverte, le dernier un canal creusé dans le rocher en direction du bas du vallon.

Le troisième état fait apparaître de profonds remanements à l'intérieur de la diaclase. Deux petits bassins sont creusés près du point de captage puis un chenal, large de 1m environ, qui se développe devant la cavité sur une douzaine de mètres. Il est doté d'un petit caniveau qui débouche à 7m de la cavité, dans un bassin peu profond, puis, par trop plein, dans une goutte sommale formée de tuiles rondes. L'eau paraît ensuite se diriger vers une puissante structure, non fouillée, située en contrebas et qui pourrait être un abreuvoir.

Le quatrième état résulte de la fracture, probablement due au gel, de la paroi d'un des petits bassins de retenue de la cavité. Le caniveau au fond du chenal et, progressivement, le chenal tout entier sont abandonnés. L'eau va désormais s'écouler à flanc de paroi dans la cavité puis à l'extérieur dans un nouveau canal de dérivation creusé dans le rocher qui se substitue à celui de l'état 2. Ce réaménagement entraîne une redistribution de l'eau entre le bassin et la fontaine couverte.

Le canal est formé de deux chambres superposées, un caniveau bas destiné à la circulation de l'eau, couvert de pierres plates reposant sur des feuillures latérales et un couloir supérieur de visite, pour l'entretien et le nettoyage des conduits, haut de 1,85m environ et couvert de dalles lancées entre la paroi rocheuse et un mur de moellons parallèle. Cet aménagement démontre le souci particulier porté à la qualité de l'eau probablement destinée à la consommation. Vient ensuite une période de déclin, sans doute liée à l'appauvrissement du débit de la source. Un mur grossier est plaqué à l'est du canal d'évacuation, pour contenir les colluvions. Mais l'entretien des bassins et canaux n'est plus assuré et le site est finalement abandonné.

Le matériel archéologique découvert dans les niveaux de remplissage est essentiellement céramique. La plupart des pièces sont liées au transport et au stockage de l'eau : cruches et pots. Des pièces de vaisselle ont aussi été recueillies : toupins, jattes et bols à oreillettes. L'ensemble de ce mobilier peut être daté entre la seconde moitié du XVII^e et la fin du XIX^e siècle.

Il faut ajouter que de nombreux fragments de silex et de céramique calcolithiques ont été observés dans toutes les couches archéologiques témoignant de l'utilisation précoce de la source au Néolithique, sans doute en liaison avec l'occupation du site des Crest reconnu, à une centaine de mètres, sur le plateau. Ce site relativement complexe, en dépit d'une apparence simplifiée, montre de manière éloquente le savoir-faire, l'ingéniosité mais aussi la ténacité des populations du Val de Loup qui ont su capter et conserver une eau indispensable à leur survie.

Avignon

Lycée Frédéric Mistral

Des sondages d'évaluation archéologique ont été réalisés en janvier de l'année 1997, dans la cour du lycée Mistral, avant la mise en chantier de nouveaux bâtiments techniques. Cet espace est, dans l'Antiquité, situé en dehors de la ville, probablement dans le lit ou sur les berges du Rhône. Progressivement gagnée sur le fleuve, la zone est incluse dans le rempart pontifical

mais ne semble pas densément urbanisée au XIV^e siècle. Par la suite, ce terrain, où subsistent de vastes Jardins, accueille le couvent des Grands Capucins, fondé en 1576, puis il est occupé, entre 1823 et 1944 par le Monastère de la Visitation.

La partie explorée, placée au cœur d'une vaste parcelle, ne confronte aucune rue médiévale et se situe donc en retrait par rapport aux quelques habitats qui se développèrent au XIV^e siècle selon ces voies. Les textes mentionnent plusieurs granges et surtout de nombreuses annexes de livrées cardinalices (écuries et greniers), à l'étroit dans la vieille ville, établies dans ce quartier neuf. Les reconnaissances de terrain ont mis au jour des niveaux d'occupation du début du XIV^e siècle, à la profondeur de 2,10 m, qui correspondent en tous points à ces descriptions. Les vestiges appartiennent à des bâtiments au sol de terre battue, probablement construits en colombages (sorte de hangars à poteaux porteurs de bois et torchis). Il est intéressant d'observer que les tuiles de couverture sont rares, ce qui pourrait laisser penser (si elles n'ont pas été récupérées), que les toitures étaient planchées ou protégées par du chaume. Le mobilier, très pauvre, se réduit à quelques fragments de céramiques vernissées communes et de nombreux clous en fer.

A une moindre profondeur, sur d'importants dépôts fluviatiles, l'un des sondages a découvert les substructions d'une petite maçonnerie moderne, que la comparaison avec les gravures anciennes permet d'identifier comme un bassin d'agrément du Jardin des Capucins.

Saint-François

Les conditions d'intervention et la situation d'un terrain exploré en mars dernier, rue du Portail Magnanen, dans le parc de l'ancienne clinique Saint-François, sont comparables à celles du lycée Mistral. La parcelle est située à l'écart de la ville romaine, mais à proximité de la voie d'Agrippa et de la nécropole méridionale de la cité. L'extension maximale de cette zone funéraire pourrait recouvrir le site fouillé, comme l'indiquent peut-être quelques fragments de céramiques antiques recueillis dans les niveaux profonds (dans la nappe phréatique actuelle), mais aucune tombe n'a toutefois été découverte.

Après un long abandon, marqué par d'épais niveaux stériles, le site reçoit, à partir du début du XIV^e siècle, un grand nombre de dépôts, liés à l'extension de l'agglomération pontificale. Des bourgs se développent alors, à partir de l'ancienne porte du rempart romain (rue des Licés), en bordure de la rue du Portail Magnanen. Le terrain étudié, en cœur d'îlot, ne paraît pas loti par ces maisons, mais se place à leur périphérie immédiate. Cette proximité explique sans doute l'importance des déchets qui y ont été collectés. Dans chacun des dix sondages creusés, trois ou quatre fosses dépotoirs attestent une activité domestique et laissent également entrevoir des productions artisanales spécialisées. Ainsi, parmi un riche mobilier (céramiques communes, décorées ou importées, dont majoliques espagnoles et faïences « verte et brune », verreries, monnaies et faune très abondante), plusieurs moules en pierre ont été recueillis. Leur assemblage complexe permettait de fondre des objets soignés (éperons, éléments de parure vestimentaire ?), produits sans doute par des artisans métallurgistes ou des orfèvres. Notons également la découverte d'un pendentif en bronze doré, émaillé de verre rouge et bleu, présentant une tête de lion dans un blason.

Ces dépôts se poursuivent jusqu'au début du XVe siècle, avec un arrêt, peut-être au milieu du précédent siècle, alors que le terrain reste libre de toute construction.

Le départ de la cour pontificale coïncide avec un abandon de l'activité qui se traduit par des rejets et des épandages sur la parcelle dès lors transformée en jardin.

La fondation, en 1857, du couvent des Sœurs de saint François d'Assise, ne concerne que la partie orientale du site, et ne perturbe pas la zone explorée.

Saint-Saturnin-lès-Apt

Pérréal

En 1997, s'est achevée une campagne de fouilles programmée sur plusieurs années et entreprise par l'APAME sur l'oppidum de Pérréal à Saint-Saturnin-lès-

Apt. L'opération, autorisée par le Service régional de l'Archéologie et menée sous le contrôle du Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse, avait plusieurs objectifs :

- réhabiliter le secteur fouillé dans les années 50 par André Dumoulin, afin d'assurer sa conservation ;
- vérifier les résultats obtenus par André Dumoulin à l'aide des méthodes archéologiques récentes ;
- confirmer ces résultats par une extension du périmètre fouillé ;
- offrir enfin, aux enseignants qui le désiraient, en particulier dans le cadre d'un projet d'action éducative, la possibilité de faire participer directement leurs élèves au travail de fouilles archéologiques.

A l'issue de cette opération, ses promoteurs ont beaucoup de sujets de satisfaction.

Chaque année, plusieurs classes ou groupes d'élèves ont pu se mesurer aux réalités du terrain, tantôt ingrates, tantôt passionnantes, toujours instructives. Les enseignants ont, pour leur part, approfondi leurs connaissances et se sont perfectionnés dans les techniques de la fouille archéologique. Les résultats scientifiques offrent un éclairage nouveau sur le site de Pérréal.

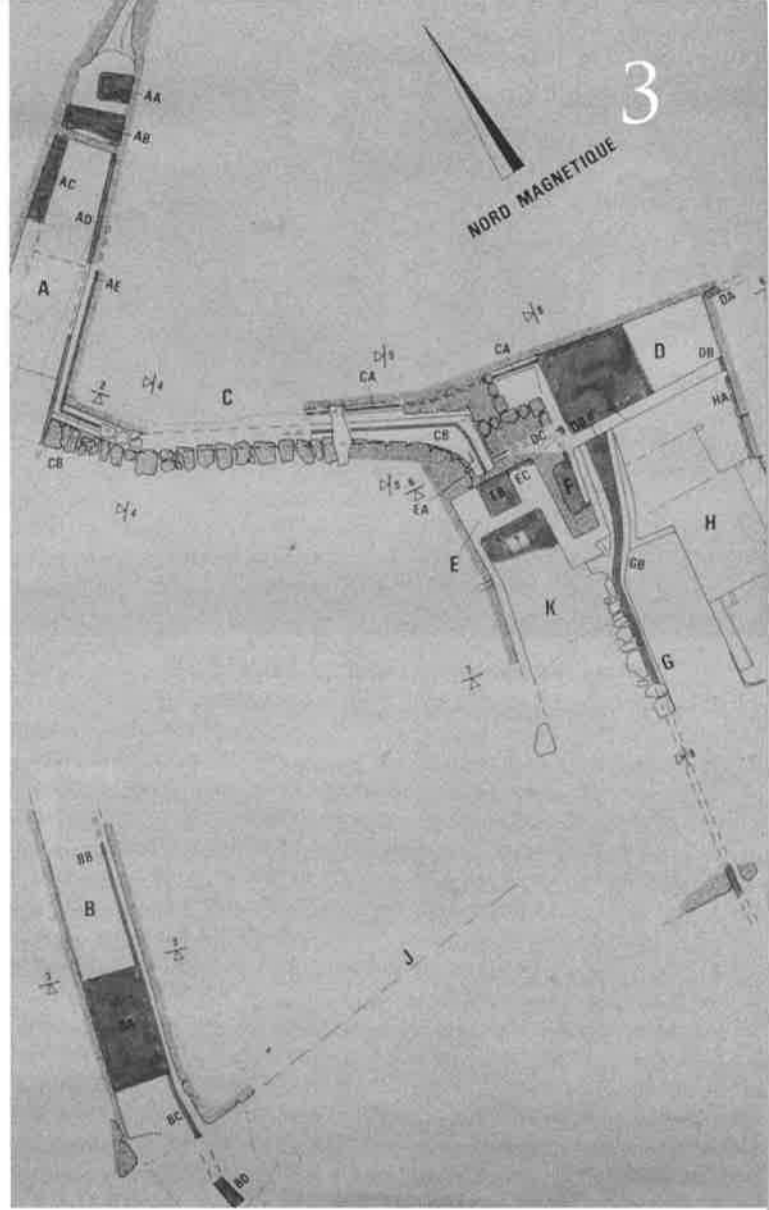
Six cabanes ont été dégagées en arrière d'un rempart qui ceinturerait sans doute l'ensemble du plateau sommital. Ce rempart, épais d'environ 2,50 m par endroits, a été fouillé sur une vingtaine de mètres de longueur, mais on identifie clairement d'autres vestiges encore enfouis sur le pourtour de la colline. Les cabanes étaient construites, au moins pour la partie basse des murs, en moellons de calcaire liés à l'argile et couvertes de *tegulae*. Elles étaient partiellement encastées dans le sol de manière à en rattraper la déclivité naturelle. Deux d'entre elles semblent avoir fait l'objet d'une division fonctionnelle, une partie étant plus particulièrement affectée à l'habitation, l'autre faisant office d'entrepôt comme en témoigne la présence de plusieurs dolia brisés sur place.

Pour la première fois, un plan d'ensemble précis a été établi. Il met en évidence l'existence d'un parti pris urbain tout à fait original : les maisons disposées dans l'alignement du rempart, mais en retrait d'environ 10 m, sont séparées les unes des autres par une aire de circulation ou d'usage. Il n'a été observé aucun mur construit en mitoyenneté, malgré l'économie de place et de moyens que ce choix aurait pu offrir. Tout se passe comme si le sommet de la colline avait fait l'objet d'un lotissement en lanières, délimitées perpendiculairement au rempart.

Le mobilier livré par les fouilles dans le secteur sud-est de l'oppidum révèle une occupation précoce que l'on peut situer vers les VI^e et V^e siècles avant J.-C. La preuve formelle d'une relation entre ces vestiges, trouvés essentiellement entre le rempart et les cabanes, et les structures bâties n'a pu être établie. La majeure partie du matériel appartient au I^{er} siècle avant J.-C. et a été extraite de l'intérieur des cabanes. Selon toute vraisemblance, la période d'occupation la plus intense de l'habitat de Pérréal doit être située dans la seconde moitié de ce siècle, alors qu'à quelques kilomètres de là, dans la vallée du Calavon, se met en place la colonie romaine d'Apt.

Quelques rares tessons de céramique donnent à penser que cette occupation a pu se poursuivre au-delà du changement d'ère, mais de façon très ténue. Le village de hauteur a été sans doute abandonné sans subir de quelconque événement violent. Rien, dans l'état actuel des recherches, ne permet de confirmer que Pérréal ait été la capitale de la tribu gauloise des *Vulgientes* (fédérée dans le peuple des *Albicli*) qui, selon G. Barroil, occupait cette région située entre le Calavon et le plateau de Vaucluse.

Enfin, il convient de souligner le travail de mise en valeur du site réussi par l'Office national des Forêts.



Bonnioux, Val de Loup, plan général des structures.



Bonnioux, Pont Julien
Cliché Yves Rigoir.



Bonnioux, Val de Loup, état 1, zone de la carrière.



Mazan, le Jonquier-Plein Panier
tête de cheval,
terres-cuites architecturales

Modène

La Combe

La sensibilité d'un agriculteur de Modène pour le patrimoine archéologique de sa commune est à l'origine d'une découverte particulièrement intéressante concernant les pratiques funéraires gallo-romaines en Vaucluse. C'est en réalisant des labours profonds, au début du mois de décembre, que Monsieur Carle mit au jour une grande pierre taillée, dans un champ situé quartier de la Combe, près de la route de Bédoin. Intrigué, le propriétaire examina cette dalle et eut la surprise d'entrevoir, entre les mottes de terres qui recouvraient l'une des faces du bloc, quelques lettres soigneusement gravées. Le Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse, aussitôt prévenu de cette découverte, a pu relever cette inscription et dresser quelques observations sur son emplacement.

Le texte se compose de onze lignes inscrites dans un champ épigraphique encadré par deux filets incisés. La stèle est ornée à son extrémité supérieure d'un fronton galbé entre deux acrotères. La partie inférieure de la pierre, appelée sans doute à être enfouie, n'est pas taillée. L'inscription nous révèle que « ses frères ont fait élever cette tombe à leur soeur Florentia, qui vécut quinze années, sept mois et cinq jours ». L'épithète s'achève par deux lignes d'une formule, dont la lecture, peu assurée, peut signifier : « que celle qui nous fut chérie repose en paix ».

A l'endroit même où fut extraite la stèle, des débris céramiques jonchaient l'excavation. Il s'agissait d'une sépulture à incinération, renfermée dans une amphore de Bétique (Dressel 20), qui protégeait les cendres de la crémation. Dans ce réceptacle avait été déposé un coffret de bois, dont seuls subsistaient les pièces métalliques (charnières, rivets, serrure et clef) ainsi que des éléments de placage en os. La dotation funéraire, sans doute placée dans le coffret, comprenait également deux fioles en verre, un miroir de bronze argenté et deux chaînes en fil d'argent tressé.

Cette tombe, qui peut être attribuée au début du III^e siècle de notre ère, fournit une rare association : l'identité, l'âge et les cendres de la défunte, ainsi que quelques objets de toilette et de parure lui ayant appartenu. Ces informations, qui évoquent de façon émouvante l'existence d'une adolescente gallo-romaine, ne sont en effet que très rarement réunies.

Ce terrain, qui n'avait jamais livré le moindre vestige antique, devrait faire prochainement l'objet de nouvelles recherches, afin de vérifier le caractère isolé de cette tombe et d'en situer l'emplacement par rapport aux traces cadastrales antiques. Il apparaît possible que la sépulture ait été placée en bordure d'un chemin d'accès conduisant à l'habitat contemporain, repéré à une centaine de mètres de distance.

Venasque

Le Village

Des sondages d'évaluation ont été réalisés en août dernier, au cœur de l'agglomération, par le Groupe Archéologique de Carpentras et l'Association des Amis de Venasque, en collaboration avec le Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse. Les parcelles explorées sont situées sur l'éperon rocheux, à l'emplacement supposé de l'oppidum et à quelques dizaines de mètres au nord du « baptistère ».

Ces recherches ont mis en évidence des aménagements successifs de soutènements, créés pour niveler le relief. L'un de ces murs appartient à l'Antiquité Tardive et a été abattu, vers le XI^e siècle, pour établir la petite enceinte qui borde, aujourd'hui encore, le plateau. L'un des principaux acquis de cette opération réside dans l'étude des premiers remblaiements, en particulier dans celui des anfractuosités du rocher. Il est certain que ce site perché reçoit une occupation aux II^e et I^{er} siècles avant J.-C., ainsi qu'en témoignent les nombreuses céramiques modelées (urnes indigènes, vases de stockage), les poteries fines (campanienne, communes à pâte claire) les amphores, les briques d'argile crue et les fragments de

torchis recueillis dans ces lambeaux. Plus inattendue est la quantité d'éléments attribuables aux premiers siècles de notre ère, découverts en position résiduelle dans les remblais médiévaux. Sans être abondants, ces indices (sigillées gauloises forme Drag. 24/25, 33 et 37, claire B, communes grises ou jaunes etc.) laissent supposer que le site n'est pas déserté durant les premiers siècles de la romanisation.

Bonnieux

le Pont Julien

Une fouille de diagnostic archéologique a été réalisée à la fin du mois de novembre dernier sur une parcelle, propriété du Conseil général de Vaucluse, Ilmitrophe du pont Julien à Bonnieux, afin de préciser la nature des terrains situés sous l'emprise des nouveaux axes de circulation envisagés pour la mise en valeur du pont romain.

Cette opération bénéficie du concours du Laboratoire d'Archéologie Médiévale Méditerranéenne - URA 6572 du CNRS, du Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse et du Service régional de l'Archéologie de Corse.

Sept sondages limités ont permis de constater l'extension vers l'ouest du site archéologique découvert en 1989. A l'occupation de la fin de l'Antiquité (III^e-V^e siècles), révélée le long du chemin Romieu au bord du Calavon, par des restes de construction recouvertes de tegulae et imbrices, succèdent des cabanes de la fin du haut Moyen Âge au XI^e siècle. Cette séquence est matérialisée par des couches d'habitat très riches en céramiques grises et restes alimentaires (os), associées à des silos creusés dans le substrat géologique et dont l'un était encore emplé de cendres pures.

La voie domitienne dont seul le tracé était repéré, est maintenant bien attestée : constituée d'un imposant opus de galets posés de chant sur un lit de pierres, elle est recouverte par la suite d'une couche de gravillons. Elle se trouve à 50 cm sous l'actuelle route goudronnée. Au dessus et en bordure de la voie, est bâti, sans doute au Moyen Âge, un épais mur en pierres liées à la terre qui pourrait sans doute être mis en relation avec la nécropole découverte en 1989 et la chapelle Saint-Pierre du Pont Julien mentionnée au XIII^e siècle.

Les résultats de cette courte intervention confirment le potentiel archéologique de la parcelle et enrichissent de nouvelles données le dossier de ce site dont l'exploitation scientifique devrait être menée dans le cadre de la mise en valeur du pont.

Mazan

Fondrèche

Le groupe Archéologique de Carpentras a conduit une rapide intervention archéologique en septembre dernier, sur un gisement très proche de celui de Modène : à trois cents mètres au sud-est de celui-ci, et sur un site de même nature. Il s'agit en effet de deux sépultures à incinération, placées à faible distance d'un habitat gallo-romain, et révélées à la suite de travaux agricoles. Les tombes avaient été implantées dans des fosses creusées dans le gravier géologique. Aucune protection n'entourait les cendres et les résidus de crémations, mêlés au mobilier brûlé. Malheureusement, des labours anciens avaient écrié ces fosses et dispersé l'essentiel de leur contenu. Les éléments subsistants (urne en poterie grise, fragments de lampe, de sigillée, monnaie) permettent cependant de dater ces dépôts de l'extrême fin du I^{er} siècle ap. J.-C.

Le Jonquier, Plein-Panier

L'atelier de potier gallo-romain découvert par le Groupe Archéologique de Carpentras a fait l'objet d'une fouille extensive durant le mois d'août, conduite par le Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse en collaboration avec cette association, et avec le renfort de plusieurs bénévoles. Ce site a livré une très belle série de terres-cuites sculptées appartenant à une production originale datée de la période augustéenne, aux qualités artistiques et techniques très achevées.

Les fabrications archi-tecturales, en cours d'étude, paraissent influencées par des apports italiques et sont très comparables aux produits romains d'Etrurie de même époque. Seules des têtes de chevaux à l'expression réaliste élaborée, ne trouvent aujourd'hui aucun point de comparaison parmi les oeuvres sculptées découvertes en Gaule. Les décapages ont porté sur la zone la plus exposée du site, placée sur le versant du relief, à l'endroit où les structures artisanales semblent s'être concentrées. Trois fours ont été dégagés, tous creusés dans le sol géologique et selon un axe perpendiculaire au pendage. Le plus vaste était réservé à la cuisson des amphores et des objets volumineux. Son remplissage renfermait une très grande quantité de débris de dessiccation, n'appartenant qu'à un seul type d'amphore de forme italique (Dressel 1B). Les deux autres fours étaient destinés à la fabrication des poteries fines (urnes culinaires et céramiques à pâte claire). A l'exception de ces allandiers et de leurs chambres de chauffe attenantes, aucun niveau de sol, ni même de fondation de mur, n'a été repéré, dans une zone malheureusement très arasée. Une fosse dépotoir constitue l'unique témoignage d'une occupation antérieure. Son remplissage très riche en débris mobiliers (matériel lithique, meules, broyeurs et molettes, poteries diverses dont un vase intact à fond bombé et haut col tronconique), peut être attribué à une phase récente du Chasséen tardif. Ce dépotoir atteste la présence d'un habitat néolithique, sans doute contemporain d'un fossé circulaire repéré au sommet de la butte. Comme pour les occupations antiques, la forte érosion du terrain a hélas presque entièrement effacé les niveaux préhistoriques.



Mazan, le Jonquier-Plein Panier
four de potier

Gigondas

Le château

L'Association «Gigondas d'hier et aujourd'hui» , se consacre à la valorisation du site du château qui domine le village et où se dressent les ruines d'un puissant rempart. Une première intervention s'est déroulée au mois de juillet 1997. Un groupe de jeunes bénévoles affiliés à l'Association REMPART et encadré par un archéologue du Service d'Archéologie du Conseil général de Vaucluse, ont réalisé un vaste sondage au pied des murailles sur la plate-forme sommitale de l'éminence rocheuse qui a révélé, un ensemble de structures bâties participant de l'organisation médiévale du site. Avant la première moitié du XIV^e siècle, une tour circulaire de 9m de diamètre s'élevait au sommet du promontoire couronné d'une enceinte massive. Une poterne, peut-être une porte secondaire, était aménagée dans le rempart, offrant un accès à partir du sud-ouest. Au début du XIV^e siècle la poterne fut supprimée et, à une époque encore indéterminée, la tour médiévale incendiée fut démolie et les murailles furent reconstruites et rehaussées. Les vestiges de ce dernier état étaient les seuls visibles jusqu'à cet été.

Le degré de ruine des élévations ne permet pas de préciser leur appartenance à un bâtiment résidentiel ou à un dispositif défensif, et les indices de datation recueillis restent insuffisants pour détailler la chronologie du site. Certaines zones susceptibles de livrer de nouvelles données monumentales et un matériel plus abondant, en contrebas de la plate-forme sommitale, devraient faire l'objet des campagnes prochaines.



L'inscription se lit :

(T)ITVLVM / POSVERUN(T) / FRA-
TRIS / SORORI / FLOREN / TIE
QVI VIXIT / ANNIS XV / MENSIS
VII / DIES V (RE? / CES (-) ITNI /
(P?) AC AVG

Selon la graphie des lettres, la longueur du texte, le mode de césure et de contraction des mots, ainsi que l'occupation du champ épigraphique, l'inscription peut être attribuée à une période tardive, à placer vers le milieu ou la seconde moitié du III^e siècle après Jésus Christ. Cette datation n'est pas contredite par la forme de la stèle et par son décor (doubles filets simples en encadrement, acrotères et fronton à l'extrémité supérieure). Les deux dernières lignes ne sont pas restituées avec certitude.